

A QUELQUE CHOSE
MALHEUR EST BON,
OU
LA PRINCESSE DE WURTEMBERG.
PROVERBE HISTORIQUE (1806).

ACTEURS.

CATHERINE, fille du Roi de Wurtemberg.

Son Chapelain.

BERTHOLDE, sa nourrice.

JÉROME BONAPARTE.

Le Maréchal **BESSIÈRES**.

MADAME JUNOT.

Dames du Palais de France.

Un Chambellan.

MADemoiselle DOROTHÉE, ouvrière.

Femmes de chambre.

MADemoiselle REIDLER, femme de charge de Madame Junot.

**A QUELQUE CHOSE
MALHEUR EST BON,**

OU

LA PRINCESSE DE WURTEMBERG.

L'appartement de la Princesse Catherine à Stutgard.

SCÈNE I^{re}.

Le Chapelain, La Princesse.

LE CHAPELAIN.

Votre Altesse royale m'a mandé près d'elle?

LA PRINCESSE.

Oui, mon révérend, j'ai grand besoin de vous.

LE CHAPELAIN.

Que plait-il à votre Altesse royale de me demander?

LA PRINCESSE.

Du courage.

LE CHAPELAIN, montrant la bible.

J'ai toujours avec moi le trésor qui en fournit sans s'épuiser.

LA PRINCESSE.

Il n'en aura jamais trop abondamment pour moi.

LE CHAPELAIN.

Le malheur est comme l'ivraie, il se mêle à toutes les moissons, même à celles des princes!

LA PRINCESSE.

Souvent plus qu'à toutes les autres. Mais il y a de la force contre le malheur, et où en trouver contre l'ignominie?

LE CHAPELAIN.

La seule ignominie vient du fond de la conscience; toute autre, forgée par autrui, n'est que factice.

LA PRINCESSE.

Mon révérend, cependant lorsqu'on est blessée au cœur, non pas comme princesse, mais comme femme; lorsqu'à la fois tout ce qui est fierté dans le sang et dans l'âme se trouve outragé?

LE CHAPELAIN.

Votre Altesse royale n'aurait-elle plus souvenir du cantique de Job?

LA PRINCESSE.

Job était-il du sang des rois?

LE CHAPELAIN.

Et le Christ? le Christ dont le sang était divin!
Relirons-nous ensemble sa passion?

LA PRINCESSE, versant des larmes.

Sa force aussi était divine, et la mienne ne l'est
pas.

LE CHAPELAIN.

Eh bien donc! confiez-moi vos chagrins.

LA PRINCESSE.

N'en auriez-vous aucune connaissance?

LE CHAPELAIN.

Je sais qu'on s'occupe de vous marier.

LA PRINCESSE.

Mon révérend, cet ordre m'a été prescrit, et
chacun sait quel est un ordre de sa Majesté le
roi de Wurtemberg.

LE CHAPELAIN.

Et qu'a fait votre Altesse royale?

LA PRINCESSE.

J'ai embrassé ses genoux en sanglottant, en expirant de douleur. Sa Majesté a ri et m'a jeté un regard de mépris.

LE CHAPELAIN.

Le roi votre père n'a jamais rétrogradé d'une seule volonté.

LA PRINCESSE.

Je ne l'ignore pas; et s'il m'ordonnait de quitter la vie, je la quitterais sans le supplier; mais, a-t-il le droit de me commander d'abdiquer l'honneur?

LE CHAPELAIN.

Comment cela?

LA PRINCESSE.

Est-ce déjà trop peu de contraindre mon orgueil héréditaire à allier le sang illustre des Wurtemberg au sang vulgaire des Bonaparte?

LE CHAPELAIN.

Toute l'Europe se courbe devant le formidable délégué de la providence.

LA PRINCESSE.

Ah! c'est parmi les femmes que s'est trouvé l'exemple de braver son despotisme.

LE CHAPELAIN.

Pour qu'ensuite l'humiliation pesât encore davantage; que votre Altesse royale porte son regard vers la reine de Prusse.

LA PRINCESSE.

Elle en mourra et je l'envierai.

LE CHAPELAIN.

Cette pensée est illicite.

LA PRINCESSE.

Quoi! mieux ne vaut-il donc pas mourir que commettre un sacrilège?

LE CHAPELAIN.

Le ciel vous préserve de cette option.

LA PRINCESSE.

Et pourtant c'est à cette option que je suis réduite; car n'est-ce pas un sacrilège que de contracter hymen avec l'époux d'autrui? Oui, oui, mon révérend, ce n'est rien encore pour la fille des souverains de Wurtemberg, pour la fille de

Caroline de Brunswick de noyer son nom dans celui d'un soldat parvenu, ce n'est rien encore, vous dis-je, et.... tenez, mes lèvres pâlisent en vous le racontant.

Celui à qui l'on m'envoie et qui daigne attendre ma venue nonchalamment dans son palais, eh bien! mon révérend, celui-là avait abordé aux États-Unis, humble et dénué. Un marchand de Baltimore l'accueillit, prit son dénuement en pitié. Ce marchand avait une fille, et tout riche qu'il était, soit par affection, soit par calcul de probabilités, il consentit à l'union de sa fille et du marin isolé. Cette union fut cimentée selon tous les rites de l'Église; un fils en résulta. Ce fils, cette épouse existent. Cette union est intacte, du moins aux yeux de Dieu et de quiconque croit en lui. Et cet époux, ce marin, c'est Jérôme Bonaparte, qu'ils ont nommé Roi de Westphalie et auquel on envoie Catherine de Wurtemberg pour qu'elle devienne sa concubine légalisée ne pouvant être son épouse légitime.

LE CHAPELAIN, après quelque silence.

Le ciel impose une grande épreuve à votre délicatesse ; mais, jamais Jérôme consentira-t-il au pacte qu'on lui prescrit ?

LA PRINCESSE.

Le manteau royal lui a fait oublier le premier habit de noces.

LE CHAPELAIN.

Princesse ! Isaac et Jephthé nous ont légué la tradition des grands sacrifices.

LA PRINCESSE.

Pour immoler sa vie, mais non pas son honneur ; car enfin, que m'ordonne la religion ?

LE CHAPELAIN.

Elle enseigne l'obéissance.

LA PRINCESSE.

Quoi ! sans exclure l'infamie ?... car, dites-moi, si l'on commandait à vous ; à vous, mon révérend, de sanctifier une telle union... répondez ; que feriez-vous ?

LE CHAPELAIN.

Mais... je....

LA PRINCESSE.

Vous cherchez un sophisme, et non pas une inspiration.

LE CHAPELAIN, avec lenteur et solennité.

Non, princesse; je rentrais seulement en moi-même et j'y retrouvais, pour une telle occasion, le devoir de me demander si, au prix de mon sacrifice, je n'évitais pas le carnage de plusieurs peuples?

LA PRINCESSE.

Est-ce bien votre cœur qui me répond?

LE CHAPELAIN.

Mon cœur si constamment dévoué à votre Altesse royale! Ma conscience, qui jamais ne me permit d'altérer la vérité!

LA PRINCESSE.

Ce peu de mots me suffit; il me fortifie, il me réconcilie avec moi-même. Le sang et les pleurs de tant de familles ont un poids qui l'emporte sur celui qui oppresse mon cœur.

LE CHAPELAIN.

Et Dieu lui-même étend sa main sur la balance

et sourit à votre magnanime effort! Que votre Altesse royale rappelle à sa mémoire tant d'illustres victimes consommées depuis moins d'un quart de siècle, et qu'elle daigne surmonter ses angoisses!

LA PRINCESSE.

Sur cela, rassurez-vous. Ces Français ne veront pas une de mes larmes!

(Le chapelain sort.)

SCÈNE II.

LA PRINCESSE SEULE.

—

La mort m'est interdite!...., Oui, il est vrai, Marie-Antoinette d'Autriche ne laissa-t-elle pas lier ses belles et augustes mains sur le tombereau ignominieux? Et que d'outrages avant ce dernier instant? Elle pria et n'attenta point à sa vie! Et qui donc, plus qu'elle, paraît grande dans l'histoire par ce fluxé de malheurs? Oui, l'héroïsme des femmes est de souffrir!!!

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, BERTHOLDE.

LA PRINCESSE.

Oh ! ma bonne nourrice, combien tu m'es précieuse ; car je peux pleurer avec toi.

BERTHOLDE.

Que votre Altesse royale ne se gêne pas ; elle m'y a accoutumée.

LA PRINCESSE.

Les pleurs de l'enfance ne nous sont pas comptés dans notre lot d'afflictions. Eh bien ! Bertholde, me trouveras-tu encore heureuse d'être née princesse ?

BERTHOLDE.

J'avoue que chaque état a ses inconvénients :

LA PRINCESSE.

Mais, dis-moi, où en est notre entreprise ?

BERTHOLDE.

Tout est fait.

LA PRINCESSE.

Quoi! as-tu déjà l'argent du diamant?

BERTHOLDE, à voix basse.

Mieux que cela.

LA PRINCESSE.

Aurais-tu le portrait?

BERTHOLDE.

Ah! mon Dieu, oui. J'ai fait une neuvaine et le dixième jour il est arrivé de Paris.

LA PRINCESSE.

Et où est-il donc?

BERTHOLDE.

Dans ma poche. Mais c'est que je crains qu'il vous fasse de la peine.

LA PRINCESSE.

Pourquoi cela?

BERTHOLDE.

C'est qu'il est effrontément joli, pitoyablement joli, et que le juif me l'a garanti comme tout-à-fait ressemblant.

LA PRINCESSE.

Imagines-tu donc que ma curiosité puisse être de la jalousie? la princesse de Wurtemberg jalouse! et de quoi? de la figure d'une fille de marchand. Cela s'est-il jamais vu en Allemagne? Une marchande peut être jolie, très-jolie; cela s'est vu même plus d'une fois. Mais elle est jolie à la manière d'une marchande. Et une princesse, une princesse royale a son air de princesse qui est à elle, qui ne peut appartenir à tout le monde, et qui ne se prend pas.

BERTHOLDE.

Tant mieux! j'aime entendre parler ainsi votre Altesse royale. Ah! ce n'est pas comme le roi votre père; vous ne dérogez pas; et quoique mon lait ne soit pas noble....

LA PRINCESSE.

Mais, donne-donc ce portrait?

BERTHOLDE.

Que je suis heureuse d'être catholique, pour avoir si bien servi votre Altesse royale; car justement le premier jour de ma neuvaine, le joaillier

de Jérôme avait le portrait entre mains; on en avait fait une copie qu'on a envoyée de suite; et les choses ne pouvaient aller plus promptement.

LA PRINCESSE, examinant le portrait.

On ne peut nier que cette figure-là soit charmante, céleste; on l'avait bien dit. Ces traits-là, ne peuvent pas, ne doivent pas s'oublier; surtout si une âme se révèle dans ces yeux-là. Ce que cet homme doit ressentir pour moi doit être pire que l'indifférence, ou bien lui-même.... Ces cœurs de France ont tant de légèreté, tant d'ambition! Pour oublier un tel portrait peut-être lui suffit-il de se mirer dans une glace avec son accoutrement de roi! c'est même probable. Ah! Bertholde, Bertholde! Caroline de Brunswick m'avait-elle mise au jour pour tant d'humiliation! pour être rivale malheureuse de la fille d'un marchand?

BERTHOLDE.

Ne vous occupez pas de cette créature; vous avez si bien le port d'une Altesse royale!

LA PRINCESSE.

Je veux encore plus redresser ma tête.

BERTHOLDE.

Bien, bien comme cela. Dans toute leur France ils n'ont pas une tête fabriquée princesse comme cette tête-là.

LA PRINCESSE.

Que m'importe qu'il m'aime! Il faudra bien qu'il m'honore....

BERTHOLDE.

Oh! que c'est bien dit! quand on y pense, quand on y pense! un Bonaparte oser toucher à une Altesse royale de Wurtemberg!

LA PRINCESSE.

Le bourreau toucha la tête de Marie-Antoinette d'Autriche; l'a-t-il souillée?

BERTHOLDE.

C'est qu'encore si vous saviez ce que je sais!....

LA PRINCESSE.

Qu'as-tu donc appris?

BERTHOLDE.

Cela étouffe....

LA PRINCESSE.

Et que peut-il me rester à savoir? A-t-il deux

femmes? a-t-il trois femmes? cela ne fait pas plus qu'une.

BERTHOLDE.

Non, non, ce n'est pas cela; c'est seulement une... une abomination.

LA PRINCESSE.

Une abomination... de lui?

BERTHOLDE.

Non, pas précisément; c'est à l'égard de votre Altesse royale....

LA PRINCESSE.

N'y en a-t-il pas assez comme cela?

BERTHOLDE.

Oh! c'est seulement une bagatelle abominable.

LA PRINCESSE.

Mais encore....

BERTHOLDE.

C'est qu'ils vous épouseront deux fois.

LA PRINCESSE.

Deux fois? et comment?

BERTHOLDE.

Une fois pour rire; et l'autre.....

LA PRINCESSE, souriant tristement.

Pour pleurer.

BERTHOLDE.

Rien que le pour rire me fait déjà pleurer, moi;
il est trop vilain.

LA PRINCESSE.

Bah! c'est quelque anneau qu'un des leurs placera à mon doigt.

BERTHOLDE.

Ah! s'il n'était question que du doigt....

LA PRINCESSE.

Et de quoi donc?

BERTHOLDE.

Ils vous mettront au lit.

LA PRINCESSE.

Au lit!...

BERTHOLDE.

Et puis....

LA PRINCESSE.

Et puis?....

BERTHOLDE.

Et puis, celui qu'ils nomment le duc d'Istrie...

LA PRINCESSE.

Bessières. Eh bien!

BERTHOLDE.

Il y mettra....

LA PRINCESSE.

Quelle horreur!

BERTHOLDE.

Sa jambe et sa botte.

LA PRINCESSE.

Sa jambe! une jambe de soldat! Ah! l'infamie!

BERTHOLDE.

Quand je pense combien coûta de larmes cette cérémonie à votre auguste mère!...

LA PRINCESSE.

Ah! la jambe du moins était chapitrale.

BERTHOLDE.

Certes, je vous en répons.

LA PRINCESSE.

Bertholde, c'est trop; je m'enfuirai.

BERTHOLDE.

Où cela? comment cela? vous êtes si surveillée.

LA PRINCESSE.

Je ne m'accoutumerai jamais à l'idée de cette jambe.

BERTHOLDE.

Hélas! ne faudra-t-il pas que votre Altesse royale s'accoutume à bien d'autres choses?

LA PRINCESSE, regardant le portrait.

Ce portrait ne me quittera pas.

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, LE MARÉCHAL BESSIÈRES, Dames allemandes, le Chapelain, la Nourrice, Suite de la Princesse.

Une auberge de Kell vis-à-vis Strasbourg.

LE MARÉCHAL, entrant d'un air riant.

Sa Majesté royale permettra-t-elle que son époux de circonstance....

LA PRINCESSE.

Monsieur le Maréchal Duc, je ne permets rien

que ce que les convenances prescrivent; et puisque votre rôle est joué, elles interdisent désormais de continuer un jargon de coulisse.

LE DUC.

Alors ce sera donc avec autant de gravité que de regret que j'aurai l'honneur de faire observer à Sa Majesté, qu'elle est maintenant arrivée à Kell.

LA PRINCESSE.

Je le sais.

LE DUC.

Et j'ajouterai que Kell étant l'extrême frontière d'Allemagne, Sa Majesté n'a plus qu'un seul pas à faire pour appartenir exclusivement à la France.

LA PRINCESSE.

Que la France a-t-elle ici à prétendre encore plus de moi? n'a-t-elle donc pas reçu mes engagements?

LE DUC, avec embarras.

La France réclame les derniers gages de sa possession exclusive.

LA PRINCESSE.

Je ne vous comprends pas.

LE DUC.

J'aurais désiré cependant être assez heureux pour me faire deviner ; puisque je dois interpréter la sévère, l'impitoyable étiquette, qui prescrit qu'ici même, Votre Majesté royale....

LA PRINCESSE.

Eh bien!....

LE DUC.

Se sépare sans restriction de quiconque est étranger à la France.

LA PRINCESSE.

Ah! je le savais!.... mais peut-être me plaisais-je à l'oublier. De tous! quoi! de tous?....

LE DUC.

Votre Majesté royale exige-t-elle que je relise tout haut....

LA PRINCESSE.

Vous avez entendu, mesdames,... Vous entendez, mes compagnes, mes compatriotes, mes amies!.... ne pleurez pas. Oh! de grâce, ne pleu-

rez pas, je vous en supplie. Ne voyez-vous pas que je ne laisse pas tomber une larme. (A Bertholde.) Comment, toi aussi, ma chère Bertholde....

BERTHOLDE.

Que ne suis-je morte, avant d'arriver à Kell!

LA PRINCESSE.

Que dis-tu, Bertholde? Ton mari, tes enfants, t'attendent dans ta patrie, qui était la mienne.... Ah! nous étions convenues que tu ne pleureras pas; je ne t'ai amenée jusqu'ici, qu'à cette condition.

BERTHOLDE, sanglotant.

Pourquoi faire promettre ce qu'on ne peut tenir?

LA PRINCESSE, bas à Bertholde.

Tu veux donc que j'étouffe? (Haut au Chapelain.) Mon révérend, mon digne chapelain, que votre adieu soit une bénédiction!

LE CHAPELAIN.

La vertu reçoit directement la bénédiction du ciel.

LE DUC.

Les chevaux de Sa Majesté royale sont attelés.

LA PRINCESSE, avec agitation à Bertholde.

Dis-leur, qu'en m'éloignant, je puisse entendre encore un air allemand; dis-le à mes musiciens.

BERTHOLDE.

Lequel?

LA PRINCESSE.

La dernière romance de Mozart; son Adieu à la vie.

LE CHAPELAIN.

Oh! Madame....

LA PRINCESSE.

Eh bien! non: celui qu'on voudra. Mais un chant allemand; un seul chant encore allemand.

(On entend la musique commencer un air allemand.)

LA PRINCESSE, très vivement après quelques accords.

Non, non; assez, assez.... c'est trop... ne jouez pas davantage; il y a des fibres de mon cœur... par grâce, qu'on les fasse cesser!.... Monsieur le Duc, où est ma voiture?

(Tout le monde sort.)

SCÈNE V.

La scène est à la maison de campagne de Madame Junot, au Raincy, à quatre lieues de Paris.

LA PRINCESSE.

Madame Junot, vous êtes la première Française dont j'accepte l'hospitalité, et d'avance je sais que personne ne l'exerce avec plus de grâce.

MADAME JUNOT.

Je suis bien touchée de la bonne opinion de Sa Majesté; mon devoir et mon penchant s'uniront pour essayer de la maintenir.

LE DUC.

L'auguste prévoyance de l'Empereur a pensé que Votre Majesté aurait pour agréable de prendre quelques heures de repos sous les ombrages du Raincy avant d'arriver à Paris; et sa Majesté, le roi de Westphalie, viendra elle-même s'assurer que cette proposition a été favorablement accueillie.

LA PRINCESSE:

Verrai-je ici le roi de Westphalie?

LE DUC,

Vers sept heures.

LA PRINCESSE.

Il suffit.

(Le Duc sort.)

SCÈNE VI.

LA PRINCESSE, MADAME JUNOT.

MADAME JUNOT.

Il serait bien doux pour moi de prévenir quelques uns des désirs de votre Majesté; mais j'ose la supplier de me laisser entrevoir ceux que je ne saurais deviner. Un voyage long et fatigant en inspire plusieurs que cette maison peut satisfaire. Sans être vaste elle est commode et tout y a été disposé d'avance pour que le choix de Sa Majesté puisse se décider, de suite, entre un bain, un lit et un repas.

LA PRINCESSE.

Tout accablée que je sois, je ne saurais dormir
et je choisirai le repas.

MADAME JUNOT sonne.

Qu'on serve....

LA PRINCESSE.

Il est possible que quelques alimens diminuent
la contraction qui torture ma tête.

MADAME JUNOT.

Votre Majesté étant souffrante, peut-être quel-
ques cordiaux...

LA PRINCESSE.

J'en use avec réserve; c'est le moyen de leur
conserver toute leur efficacité pour les occasions
qui peuvent se rencontrer.

MADAME JUNOT, à part.

Ce qu'elle dit me serre le cœur. (Haut.) Je vois
que Sa Majesté est servie,

(On passe à table.)

SCÈNE VII.

MADAME JUNOT SEULE dans son appartement.

Je suis accablée de fatigue, oppressée d'émotions; car en dépit de moi-même, qui n'ai point à me mêler de cela, je m'identifie, minute par minute, avec la position de cette princesse étrangère, mise en concurrence forcée de miss Paterson, de madame Jérôme Bonaparte. Ainsi concentrée, cette lutte d'orgueil et de trouble doit être un horrible supplice. Et les nuances du teint de la princesse le révèlent successivement; et quels efforts, grand Dieu! doit lui coûter son apparence de calme!

Mais, à propos de calme, je m'en suis promis une petite dose pendant la longue toilette de la princesse; pour la mienne, je la dépêcherai en raison de son peu d'importance. Tout ce tracas à surpassé mes forces. La chasse en calèche m'a achevée, mais elle a distrait la princesse; elle a fait, je crois, mieux circuler le sang qui refoulait

son pauvre cœur. Une bonne action aide à bien dormir. Fermons les yeux pendant une heure sur ce divan.

(Madame Junot s'étend sur un divan.)

SCÈNE VIII.

MADAME JUNOT, MADEMOISELLE REIDLER.

MADMOISELLE REIDLER.

Ah! madame! quel événement....

MADAME JUNOT:

Qu'est-ce, mademoiselle Reidler?.

MADMOISELLE REIDLER.

Cette pauvre princesse!

MADAME JUNOT.

Que lui est-il arrivé?

MADMOISELLE REIDLER.

C'est incompréhensible.

MADAME JUNOT.

Eh! quoi donc?

MADMOISELLE REIDLER.

Sans exemple.

MADAME JUNOT.

Mais enfin?

MADemoiselle REIDLER.

Injustifiable.

MADAME JUNOT.

Qu'a-t-elle fait?

MADemoiselle REIDLER.

Elle, madame! Oh! rien. Mais je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. A présent, que vous êtes préparée, il vaut mieux tout vous dire. La princesse n'a pas de chemise.

MADAME JUNOT.

La princesse n'a pas une chemise!

MADemoiselle REIDLER.

Pas une. Un diadème et pas de chemise! Toutes, toutes sont parties avec les fourgons. Il y en a deux cents douzaines, et pas une ici....

MADAME JUNOT.

C'est le comble de l'extravagance.

MADemoiselle REIDLER.

J'en suis consternée, stupéfaite.

MADAME JUNOT.

Et moi aussi.

MADEMOISELLE REIDLER.

Que lui dire? que faire?

MADAME JUNOT.

Que faire? Eh mais! Reidler, que feriez-vous à une de vos amies qui aurait oublié ses chemises?

MADEMOISELLE REIDLER.

Mais, madame, je crois que.... je crois que je lui en donnerais.

MADAME JUNOT.

C'est une idée lumineuse dont j'avais déjà la moitié.

MADEMOISELLE REIDLER.

Oui, madame. Mais mon amie n'eserait ni princesse, ni reine.

MADAME JUNOT.

Et maintenant, Reidler, lequel est le plus respectueux, de laisser une reine sans chemise, ou d'oser se permettre de lui en offrir?

MADEMOISELLE REIDLER.

Madame, il appartient à votre haute sagacité de décider.

MADAME JUNOT.

Et je décide que, sans avoir deux cents douzaines de chemises emballées, j'en ai quelques unes ici, et de belles et de neuves et de dignes d'une reine. Ainsi, au risque du crime de lèse-majesté, prenez et portez.

MADemoiselle REIDLER.

Oh! madame!....

MADAME JUNOT.

Encore un scrupule?

MADemoiselle REIDLER.

Non, madame, c'est une observation.

MADAME JUNOT.

Laquelle?

MADemoiselle REIDLER.

Vous avez la taille d'une nymphe et la princesse la taille de deux.

MADAME JUNOT.

C'est un peu vrai.

MADemoiselle REIDLER.

Quel parti prendre?

MADAME JUNOT.

Ma foi, prenez, portez, coupez, décousez, déchirez, et qu'on se souviene que la plus belle fille du monde, en France comme en Allemagne, ne peut jamais donner que ce qu'elle a.

MADEMOISELLE REIDLER.

Ah! madame, qui osera dire cela à sa Majesté?

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LA PRINCESSE, MADEMOISELLE DOROTHÉE, Femmes
de chambre.

La chambre de la princesse au Raincy.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Je voudrais pouvoir cacher à sa Majesté un événement inoui, scandaleux, affreux, abasourdissant, épouvantable....

LA PRINCESSE.

Est-ce moi qu'il concerne?

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Directement.

LA PRINCESSE.

En ce cas, dites sans hésiter.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Le bouleversement, le respect....

LA PRINCESSE.

Le respect obéit avant tout. Ainsi, parlez.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Madame... grande princesse... illustre reine...
les femmes... les dames... les femmes de Votre
Majesté....

LA PRINCESSE.

Que leur est-il arrivé?

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Elles ont emporté....

LA PRINCESSE.

Emporté!... De cette maison?

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Toutes les chemises...

LA PRINCESSE.

Toutes les chemises?

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

De Votre Majesté.

LA PRINCESSE.

N'est-ce que cela?

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Sans en laisser une seule.

LA PRINCESSE.

Alors je m'en passerai.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

Dieu du ciel! Sa Majesté se passer de chemise!
j'en frissonne des pieds à la tête. Que dirait
l'empereur?

LA PRINCESSE.

Le saurait-il?

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

S'il saurait que Sa Majesté n'a pas changé de
chemise!... Il sait tout.

LA PRINCESSE.

Ah!... Eh bien! il le saura.

MADEMOISELLE DOROTHÉE.

La Providence a pris soin d'adoucir ce malheur

et voici six chemises superbes, que madame Junot....

LA PRINCESSE.

En ce cas, que ne me les donniez-vous sans me le dire?

MADemoisELLE DOROTHÉE.

Je n'aurais jamais eu l'audacieuse témérité....

LA PRINCESSE.

Passons dans mon appartement.

(La princesse sort avec Mademoiselle Dorothée.)

SCÈNE X.

Les femmes de la Princesse.

—
SECONDE FEMME.

Comme c'est flegmatique, cette princesse d'Allemagne!

PREMIÈRE FEMME.

Elle ne s'émeut de rien; pas même d'être sans chemise!

TROISIÈME FEMME.

Elle pense peut-être à autre chose.

SECONDE FEMME.

Je m'attendais à la voir pleurer.

PREMIÈRE FEMME.

Peut-être n'est-ce pas dans les usages d'Allemagne.

TROISIÈME FEMME.

Oh! pourtant elle a les yeux gonflés et rouges.

SECONDE FEMME.

C'est que, selon notre dicton de France, le diable n'y perd rien.

TROISIÈME FEMME.

A sa place je jetterais les hauts cris.

PREMIÈRE FEMME.

Une Majesté crier; cela se serait-il jamais vu?

SECONDE FEMME.

Il n'y a Majesté qui tienne; épouser le mari d'une autre, c'est pire qu'être une autre Iphigénie.

PREMIÈRE FEMME.

Bah! ma chère, un manteau de reine couvre tout. Les gens de ce rang-là n'y regardent pas de si près.

TROISIÈME FEMME.

On a beau dire: autant être en Turquie que de prendre deux femmes à-la-fois.

PREMIÈRE FEMME.

Il n'en prend pas deux à-la-fois, puisqu'il en laisse une.

TROISIÈME FEMME.

En ce cas, moi, je suis plus fière qu'une princesse: je ne voudrais pas être la seconde.

SECONDE FEMME.

Encore moins la première.

PREMIÈRE FEMME.

Permettez-moi de vous dire, mesdames, que vous n'entendez rien à la morale politique; car, puisque c'est l'empereur qui l'a voulu et que c'est l'empereur qui a fait le Code Civil, la morale n'y peut rien trouver à redire.

TROISIÈME FEMME.

Je n'ai pas tant de science; mais c'est comme un instinct de femme qui me dit que cela ressemble à du tripotage.

PREMIÈRE FEMME.

Ah! ciel! du tripotage! Y pensez-vous? Est-ce que l'empereur peut faire du tripotage?

TROISIÈME FEMME.

Dieu l'en garde! Madame, ce n'est pas cela que j'ai voulu dire.

SCÈNE XI.

LA PRINCESSE, MADemoiselle DOROTHÉE, Femmes de chambre.

LA PRINCESSE.

Qu'importe? puisque cela me convient.

MADemoiselle DOROTHÉE.

Ah! madame! ah! votre Majesté! par pitié....

LA PRINCESSE.

Comment, par pitié? et pour qui?

MADemoiselle DOROTHÉE.

Pour moi, ouvrière en chef et responsable.

LA PRINCESSE.

Responsable de quoi?

MADemoiselle DOROTHÉE.

De la toilette de Votre Majesté.

LA PRINCESSE.

Avez-vous compté m'emmaillotter ?

MADemoiselle DOROTHÉE.

Oh ciel! loin de moi cette pensée sacrilège! Votre Majesté est souveraine maîtressé de ses actions et de ses goûts; mais je supplie seulement Votre Majesté de daigner me permettre de lui faire observer que cette couleur faïence de sa robe de moire n'est plus de mise dans aucun salon de Paris.

LA PRINCESSE.

Que me fait cela? elle vient de Stuttgart.

MADemoiselle DOROTHÉE.

Mais cette taille est trop longue, ces manches sont étriquées; non, non, je ne puis souffrir....

LA PRINCESSE.

Comment, vous ne pouvez souffrir! qu'avez-vous dit là?

MADemoiselle DOROTHÉE.

Grâce! grâce Votre Majesté... il y va de l'hon-

neur, de mon honneur intact. Je serais perdue, déshonorée... Votre Majesté aurait l'air d'un fagot....

LA PRINCESSE.

D'un fagot! cette femme est folle! une princesse de sang royal comparée à un fagot!

MADemoiselle DOROTHÉE.

Pardón! pardon! Votre Majesté. La douleur m'égare!.... Mais hélas! j'avais placé ma gloire et ma félicité dans le succès de votre entrée.

LA PRINCESSE.

Eh! mademoiselle! une femme de mon rang ne fait point parade de ses habits.

MADemoiselle DOROTHÉE.

Et ces souliers pointus! ces souliers pointus! ils diront que j'ai toléré les souliers pointus! Je me jette aux genoux de Votre Majesté. Grâce, grâce, du moins pour les souliers pointus! Que diraient l'empereur et l'impératrice de ces souliers pointus?

LA PRINCESSE.

C'en est trop; laissez-moi. Mes souliers m'oe-

cupent fort peu et vos remarques sont d'une inconvenance sans exemple.

MADemoisELLE DOROTHÉE.

C'en est fait; le coup est inévitable. Oh! mademoiselle Germon, quel triomphe pour vous! Je succombe. Sa Majesté ressemble à la Damé de Carreau!....

(Mademoiselle Dorothée sort en pleurant.)

SCÈNE XII.

LA PRINCESSE, MADAME JUNOT.

Le salon du Raincy.

MADAME JUNOT.

Je n'avais point fait presser le dîner, ne supposant pas que la toilette de Sa Majesté occuperait si peu de temps.

LA PRINCESSE.

Je ne saurais dire comment s'est faite ma toilette; car on m'a vêtue sans que je m'en sois préoccupée, ni presque aperçue.

MADAME JUNOT.

Votre Majesté aurait-elle été plus souffrante ?

LA PRINCESSE.

Je ne sais.... non, je ne crois pas. Mais, pourtant, les nerfs de ma tête sont toujours fortement contractés.

MADAME JUNOT.

Votre Majesté ne saurait jamais assez présumer combien il serait doux pour moi de contribuer en quelque chose à son soulagement.

LA PRINCESSE.

Je suis convaincue et touchée de vos bonnes intentions et vous en sais un gré infini ; car je m'aperçois que vous comprenez le malaise interne que j'éprouve.

MADAME JUNOT.

Serait-il agréable à Votre Majesté que le dîner fut retardé ?

LA PRINCESSE.

Non, non ; que rien ne soit changé à ce que l'étiquette a fixé. L'étiquette est le tyran des princes !

MADAME JUNOT.

Eh bien ! du moins, si quelque breuvage calmant, ou si quelque spiritueux pouvait améliorer l'état de Votre Majesté?...

LA PRINCESSE.

Présumez-vous qu'ils y puissent quelque chose?

MADAME JUNOT.

Je n'oserais l'affirmer; mais quels que soient les désirs de Votre Majesté, jamais je n'aurais un zèle plus sincère de les satisfaire que dans ce moment actuel.

LA PRINCESSE.

Alors donc, madame Junot, s'il en était un fort précis qui pût être accompli par vous...

MADAME JUNOT.

J'écoute à-la-fois de l'oreille et du cœur.

LA PRINCESSE.

Je n'ai pas besoin de vous nommer celui qui est attendu ici sous peu d'heures....

MADAME JUNOT.

Votre Majesté est comprise; qu'elle achève de s'expliquer?

LA PRINCESSE.

Ce que je souhaite le plus est de ne point subir cette présence à l'improviste.

MADAME JUNOT.

Rien n'est plus facile que cette précaution.

LA PRINCESSE.

L'acceptez-vous?

MADAME JUNOT.

J'en deviens garant. Je vais pourvoir à la stricte exécution de cette volonté.

LA PRINCESSE.

Cinq minutes préalables, c'est tout ce que j'ambitionne; et rien que de pouvoir y compter, je me sens mieux. Votre science du cœur a déjà opéré.

MADAME JUNOT.

Le dîner attend sa Majesté.

(On passe à table.)

SCÈNE XIII.

LA PRINCESSE, MADAME JUNOT, Suite.

(On sort de table.)

MADAME JUNOT.

Votre Majesté prendra-t-elle les glaces et le café
ici ou dans le parc?

LA PRINCESSE.

Hein?... plait-il?... Où l'on voudra.

(On apporte les glaces que l'on présente à la Princesse.)

LA PRINCESSE.

Qu'est-ce que cela?

MADAME JUNOT.

Sa Majesté préférerait-elle le café?

LA PRINCESSE.

Je ne sais. Quel choix me convient? Quo cher-
cherai-je? du calme ou des forces?

(Elle prend une glace.)

MADAME JUNOT, bas à la Princesse.

On m'avertit que la poussière s'élève sur la
route.

(La Princesse laisse tomber sa glace.)

LA PRINCESSE.

Quelle gaucherie! (Bas à Madame Junot.) La distance?

MADAME JUNOT.

A un quart de lieue.

LA PRINCESSE.

Le temps?

MADAME JUNOT.

Cinq minutes. Votre Majesté pâlit!...

LA PRINCESSE.

Je ne crois pas.

MADAME JUNOT.

Un cordial?

LA PRINCESSE.

La force d'ame est le meilleur.

MADAME JUNOT.

La voiture est dans l'avenue.

LA PRINCESSE.

J'attends.

MADAME JUNOT.

Deux minutes, et Sa Majesté voit son royal époux.

LA PRINCESSE.

L'époux de miss Paterson !

(Elle s'assied avec solennité.)

SCÈNE XIV.

LA PRINCESSE, JÉRÔME, MADAME JUNOT, la suite
dans l'éloignement.

JÉRÔME.

Les ordres de l'empereur mon frère, m'ont
seuls empêché d'arriver plutôt auprès de Votre
Majesté.

LA PRINCESSE.

Sire, je sais que ce sont des ordres absolus.

JÉRÔME.

Quelquefois ils sont bien doux à subir.

LA PRINCESSE.

Votre Majesté ne daigne-t-elle pas s'asseoir ?

JÉRÔME.

L'intervalle de Stuttgart à Paris me paraît bien
long, depuis quelques jours ; et la chaleur m'ac-
cablait en pensant à celle de la route.

LA PRINCESSE.

On n'a rien négligé pour m'épargner des fatigues.

JÉRÔME.

Du moins avez-vous admiré notre France?

LA PRINCESSE.

J'y ai retrouvé les beautés dont j'étais prévenue.

JÉRÔME.

Nos efforts se réuniront pour vous la rendre agréable.

LA PRINCESSE.

Ils m'en trouveront toujours reconnaissante.

JÉRÔME.

Mais je ne veux pas que mes frères et sœurs soient privés plus long-temps du plaisir qu'ils auront à voir la nouvelle sœur que je vais leur présenter, et je ne précéderai vers eux Votre Majesté, que de quelques instants.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

LA PRINCESSE, MADAME JUNOT, Suite.

MADAME JUNOT.

Cette chaleur étouffante n'accable-t-elle pas
Votre Majesté?

LA PRINCESSE.

Fait-il si chaud?

MADAME JUNOT.

Je le présumais, à la nuance du teint de Votre
Majesté.

LA PRINCESSE.

Serais-je rouge?

MADAME JUNOT.

Vous l'étiez; mais, au contraire, vous avez
déjà pâli.

LA PRINCESSE.

C'est que.... un froid... ma vue... de l'air! ah!
de l'air! je ne suis plus à moi!.....

(Elle tombe évanouie.)

MADAME JUNOT.

Des sels! de l'éther! de l'air! de l'air surtout.

LA PRINCESSE, revenant à elle.

Mon mal de tête aurait dû m'annoncer cette conclusion.

MADAME JUNOT.

Votre Majesté a peut-être trop lutté contre la souffrance?

LA PRINCESSE.

Sans succès, comme vous le voyez: Je m'en veux de mon peu de force; mais je suis mieux. Tout est-il prêt? Partons.

Madame Junot; à aucune époque de ma vie je ne pourrai oublier l'hospitalité que j'ai reçue au Raincy.

(La Princesse sort avec sa suite.)

MADAME JUNOT, seule.

Pauvre princesse! quel prix aurait eu pour elle la douceur de quelques larmes! Il est des instants où les pleurs sont un trésor; et combien elle en a eu abstinence! quelle émotion masquée par quel calme! cela me torturerait rien qu'à le voir,

et vraiment j'ai besoin de pleurer quelques unes de ses larmes pour alléger la suffocation que j'éprouvais par contre-coup.

SCÈNE XVI.

LA PRINCESSE en grands habits, Dames d'atour et Femmes.

La scène est au palais des Tuileries.

LA PRINCESSE.

Quelle heure a sonné?

UNE DAME.

Minuit.

LA PRINCESSE.

Quelle longue et fatigante journée! Ce diadème est si lourd!...

UNE DAME.

Du poids de sa magnificence!

LA PRINCESSE.

Diamant ou plomb, qu'importe pour la tête qui le supporte et qui en est accablée! que j'ai hâte de m'en débarrasser!...

(On lui ôte le diadème.)

UNE DAME, s'approchant pour ôter les vêtements de la
Princesse.

Sa Majesté permet sans doute...:

LA PRINCESSE.

Je n'ai rien ordonné. Je veux être seule et me
recueillir quelques instants.

UNE DAME.

Sa Majesté oublierait-elle que Sa Majesté le roi
de Westphalie....

LA PRINCESSE.

Interdirait-on, en France, aux majestés de la
terre de se courber devant la souveraineté divine
et d'implorer sa miséricorde? qu'on me laisse.

(Les Dames sortent.)

SCÈNE XVII.

LA PRINCESSE SEULE, s'agenouillant.

O mon Dieu! si vous ne m'avez pas entière-
ment refusé de la foi et de la vertu, daignez me
prêter, dans mon isolement et mon abandon,

quelque force d'ame et de langage; à moi, fille étrangère, sans expérience, sans guide et presque sans espoir, ne s'appuyant ici que sur elle-même! mais, que dis-je, ô mon Dieu! expérience, conseil, espoir, tout vient de vous! Un regard, un seul regard de votre miséricorde, et toute puissance se trouvera en moi!

(Ouvrant son écrin.)

Je saisis le talisman que j'ai préparé et qui ne me quittera pas. C'est de lui que, dans ce moment, j'attends la seule assistance qui soit à ma disposition.

SCÈNE XVIII.

LA PRINCESSE, JÉRÔME.

JÉRÔME.

A minuit il est enfin permis à un époux d'être importun. Vous devez me pardonner de troubler vos austères occupations.

LA PRINCESSE.

Sire, il ne tient qu'à vous de les partager.

JÉRÔME.

Un tel moment serait trop fécond pour moi en distractions, et la piété.....

LA PRINCESSE.

Ne saurait être mieux assortie qu'à notre situation; car enfin, Sire, nous avons, vous et moi, soit à remercier Dieu du bonheur qu'il nous a procuré, soit à lui demander la consolation des peines que nous ne pouvons prévoir.

JÉRÔME.

Ne l'avons-nous donc pas remercié au pied des autels?

LA PRINCESSE.

Et, l'un et l'autre, l'avons-nous fait sincèrement?

JÉRÔME.

Qui donc a le droit d'en douter?

LA PRINCESSE.

A cet égard je demande que Votre Majesté m'écoute.

JÉRÔME, voulant saisir la main de la Princesse.

Il est plus juste que ce soit moi qui me fasse

écouter... Pour commencer, me sera-t-il permis de vous demander ce que vous tenez si précieusement dans cette main qui s'éloigne de moi? dites-le moi? Serait-ce une amulette?

LA PRINCESSE.

Nullement, Sire. C'est un portrait.

JÉRÔME.

Un portrait! Sans doute celui de votre auguste père?

LA PRINCESSE.

Loin de là, Sire; c'est un portrait de femme.

JÉRÔME.

Je comprends. C'est un souvenir de la princesse votre mère?

LA PRINCESSE.

Non, Sire.

JÉRÔME.

Ce sont donc les traits d'une sœur, d'une amie?

LA PRINCESSE.

Pas davantage.

JÉRÔME.

Est-ce un défi à ma curiosité?

LA PRINCESSE.

En ce cas il ne tiendrait qu'à Votre Majesté de
la satisfaire.

JÉRÔME.

Et j'accepte sans nul doute.

(Il saisit la main de la Princesse, la presse sur ses lèvres, et voyant le portrait, il le laisse tomber avec le plus grand trouble.)

LA PRINCESSE.

Lequel s'est ému, de votre cœur ou de votre
conscience?

JÉRÔME.

Madame, pouvais-je m'attendre....

LA PRINCESSE.

Sire, l'ambition vient de nous placer tous deux sur un théâtre où la bienséance nous a imposé notre attitude. Retirés de la scène, nous n'avons plus à nous astreindre à un rôle pénible et chacun de nous peut recouvrer l'élan de son caractère. Quant à moi, Sire, j'ai reçu publiquement les empressements de Votre Majesté comme ces hommages de galanterie dont les Français ne croient jamais devoir se dispenser. Ici l'on prodigue aux femmes les fleurs du langage comme

arrhes frivoles d'un sentiment que souvent on ne pourrait leur acquitter. En Allemagne on est moins galant, non pas que l'on y sache moins aimer, ni moins énergiquement exprimer que l'on aime; mais on y est sincère avant tout, et il est rare qu'on s'y aime sans s'estimer. Que vous en semble, Sire? Vous paraîtrait-il étrange que le premier des liens qui dût exister entre nous fût celui d'une estime réciproque?

JÉRÔME.

Qui donc pourrait penser autrement?

LA PRINCESSE.

Les ambitieux, Sire, qui abondent sur le terrain où nous sommes et qui ne voient aucun profit dans la sincérité. Nos devoirs d'apparat se sont accomplis dans leur stricte rigueur. Nos devoirs dans cet entretien se résument par la confiance avec réciprocité. J'ai calculé, je vous l'avoue, que ce portrait nous la rendrait plus facile; souffrez donc que je vous interroge.

JÉRÔME.

Eh bien! parlez!

LA PRINCESSE.

N'auriez-vous jamais naïvement aimé le séduisant modèle de cette miniature?

JÉRÔME.

Madame, est-ce à vous?...

LA PRINCESSE.

A moi, Sire, plus qu'à aucun autre qu'il appartient de vous le demander. Et, puisqu'il le faut, c'est à moi de répondre: oui, vous l'avez aimée, vous avez dû l'aimer. Et maintenant, vous demanderai-je, s'il vous a suffi d'un ordre de l'empereur et d'une couronne au front pour expulser de votre cœur le sentiment le plus légitime et y substituer mon image....

JÉRÔME.

Madame, en vérité....

LA PRINCESSE.

Votre hésitation s'explique en votre faveur; laissez-moi l'interpréter. Non, Jérôme, non, non, vous n'avez point oublié celle qui, vous recueillant étranger, pauvre, exilé, vous aima pour vous-même et vous donna sa foi, et cela, pour une inconnue vous imposant un lien au nom de l'orgueil et de l'ambition!

JÉRÔME.

Madame, l'absence... le temps...

LA PRINCESSE.

Justifient mal l'ingratitude et ont même à peine essayé leur épreuve sur vous. Jérôme ! j'ai besoin de vous estimer et pour cela je préfère vous connaître faible, indécis, malheureux, que trop aisément volage. Avoir déjà sans effort oublié celle qui de vous reçut et mérita reconnaissance, amour et serments, ce serait plus que de l'inconstance par légèreté, cela ressemblerait trop à l'inconstance par calcul et cent fois pire qu'un tort, ce serait... Que votre conscience achève ce que je ne prononcerai pas.

JÉRÔME.

Madame, devais-je prévoir cette torture ?

LA PRINCESSE.

Mon intention n'est point de vous causer une souffrance inutile. Mon langage n'est l'expression ni du reproche, ni de l'aigreur ; mais j'ai voulu vous soumettre un choix inévitable. Aucune sympathie n'a pu déjà nous rapprocher, car vous n'ignorez pas comment je suis venue courber mon

front sous le poids d'une couronne qui, même pour vous, n'est pas sans quelque pesanteur. Mais je suis arrivée portant dans mon cœur le sentiment d'autres devoirs que ceux qui me furent imposés; celui de la dignité de moi-même, que l'étiquette ne règle pas. Ce sentiment m'enseigne que je puis devenir pour vous une amie, une sœur; mais que je ne vous appartiendrais autrement que comme esclave et victime.

JÉRÔME.

Quels termes odieux!

LA PRINCESSE.

Ils ne sont point exagérés. Quel autre droit ai-je aujourd'hui sur votre cœur, sur votre personne, que celui de l'usurpation? Et d'ailleurs, la seule contemplation de ces traits ravissants ne m'a-t-elle pas divulgué le mystère de votre âme? Ai-je pu penser un seul instant à effacer l'éclat et l'impression de cette figure enchanteresse par ma présence? Cette prétention ne m'a pas même préoccupée. La princesse de Wurtemberg ne se présente point au concours de la beauté; mais il existe d'autres supériorités. Écartons celles du

rang, qui ne doit point entrer dans la balance! mais la supériorité de l'âme peut faire oublier celle des traits. Pour celle-là, Jérôme, je ne rougirai pas d'entrer en concurrence. A la vérité, celle-là ne se découvre pas au seul aspect d'une peinture; le temps, l'intimité, l'occasion, soulèvent à l'envi le voile qui l'enveloppe, et c'est peut-être avec leur aide que je pourrai compter à mon tour sur des avantages dont vous subirez l'influence.

JÉRÔME.

Ce voile est, pour moi, déjà soulevé.

LA PRINCESSE.

Non, non, un enthousiasme aussi facile, aussi imprévu, ressemble trop à un effet de prestige. Je ne veux rien devoir à l'illusion, et d'ailleurs, moi-même je vous le répète....

JÉRÔME.

Alors, qu'exigez-vous?

LA PRINCESSE.

Je n'exige rien; je préfère proposer.

JÉRÔME.

Eh bien!...

LA PRINCESSE.

Votre appartement est contigu à celui-ci avec les moyens d'y communiquer. Une sœur est en sûreté près de son frère....

JÉRÔME.

Je vous comprends et vous vénère. Je mettrai autant de discrétion à taire la chasteté de nos relations qu'on en met ordinairement au secret de relations contraires.

(Il se retire dans son appartement.)

SCÈNE XIX.

JÉRÔME, L'HOTESSE.

La scène se passe dans l'auberge d'un petit village sur les bords du Rhin (1815).

JÉRÔME.

Madame, avez-vous un lit?

L'HOTESSE.

Un lit?

JÉRÔME.

Un lit... une chaise... de la paille... du foin... n'importe.

L'HÔTESSE.

J'ai à vous offrir cette chambre et ce lit: je n'en ai pas d'autre.

JÉRÔME.

Et un souper?

L'HÔTESSE.

Tel quel. Êtes-vous un gros monsieur?

JÉRÔME.

Tout au contraire; un pauvre diable qui ne sait plus ce qu'il est.

L'HÔTESSE.

Ah! ah! mais vous savez au moins que vous êtes, j'espère, honnête homme?

JÉRÔME.

Cela, oui. D'ailleurs c'est une qualité qu'on peut toujours prendre.

L'HÔTESSE.

Dans une auberge, le véritable honnête homme est celui qui paie bien.

JÉRÔME.

Regardez cette bourse; il y a là-dedans encore plus d'un souper.

L'HÔTESSE.

En ce cas, vous aurez du gibier et un carpeau du Rhin.

JÉRÔME.

Ça m'est bien égal.

L'HÔTESSE.

Vous n'avez donc pas faim?

JÉRÔME.

Au contraire; je dévorerai, quoique accablé de fatigue.

L'HÔTESSE.

Vous venez de loin?

JÉRÔME.

De loin et de haut.

L'HÔTESSE.

Ah! des montagnes?

JÉRÔME.

Par vaux et par monts.

L'HÔTESSE.

Qu'avez-vous entendu dire de nouveau?

JÉRÔME.

Tout.

L'HÔTESSE.

Comment, tout?

JÉRÔME.

Eh? oui, tout est nouveau. Rois, lois, soldats, langage, manières, fortunes, tout a changé.

L'HÔTESSE.

Si c'est pour le mieux, que Dieu en soit loué!

JÉRÔME.

Vous détestiez donc?...

L'HÔTESSE.

Moi, je ne m'amuse à détester personne.

JÉRÔME.

Ah! vous aimiez donc?...

L'HÔTESSE.

Moi, j'aime l'écot qu'on me paie, n'importe l'effigie.

JÉRÔME.

Vous vous accommodez donc de tout? de l'étranger comme du Français?

L'HÔTESSE.

Non. Mais j'accommode pour tous, quand je tiens la queue de la casserolle.

JÉRÔME.

Peut-être, ma bonne femme, vous avez raison; car, qu'y pourriez-vous faire?

L'HÔTESSE.

De plus grands que moi n'y ont rien pu.

JÉRÔME.

C'est bien vrai.

L'HÔTESSE.

J'ai des voisins qui ont changé dix fois d'enseigne, après s'être fait des tracasseries avec tout le monde. Ils ont remplacé le Grand Saint Louis par le Grand Marat; le Grand Marat par le Grand Moreau; le Grand Moreau par le Grand Napoléon; le Grand Napoléon par le Grand Alexandre; le Grand Alexandre par le Grand Napoléon; et maintenant encore l'enseigne est à bas. Moi, qui suis sur les bords du Rhin, j'ai pris pour enseigne: *l'Eau qui coule*, et jamais personne ne s'en est fâché.

JÉRÔME.

A propos du Rhin, dites-moi: après souper pourrais-je le passer?

L'HÔTESSE.

A cette heure-ci?

JÉRÔME.

Est-ce qu'à cette heure-ci l'eau ne coule pas?

L'HÔTESSE.

Oui, pour ceux qui nagent et qui nagent bien.

JÉRÔME.

Et pour ceux qui paient grassement?

L'HÔTESSE.

Est-ce que vous faites la contrebande?

JÉRÔME.

Pas de marchandises.

L'HÔTESSE.

De quoi donc?

JÉRÔME.

De moi-même, si moi-même je suis contrebande.

L'HÔTESSE.

Oh! oh! vous m'effrayez!

JÉRÔME:

Vous n'avez pas mine à cela. Vous avez tant vu couler l'eau....

L'HÔTESSE.

Et j'espère bien la voir couler encore.

JÉRÔME.

Eh bien donc! pourrais-je entrer dans une barque une heure avant le jour?

L'HÔTESSE.

On pourra parler de cela après souper.

JÉRÔME.

Soit. Le souper portera avis.

(L'hôtesse sort.)

SCÈNE XX.

JÉRÔME SEUL.

Maintenant je sens mon accablement! Dès que je suis seul mon malheur me pèse!... J'étais si peu accoutumé à me trouver seul avec moi-même! Des serviteurs, des amis, des maîtresses, des courtisans! Ah! des courtisans à foison! et de tout cela, plus personne qu'un postillon!

Depuis un an, combien de vicissitudes! fuir un palais, une cour, un royaume en toute hâte!

puis, la fortune faisant un nouveau tour de roue pour mieux tourner en sens inverse! et aujourd'hui, fugitif, traqué, travesti, des plaines de Waterloo jusqu'à celles de Strasbourg, sans savoir encore si, pour moi, l'asile est en-deçà ou au-delà du fleuve. Dieu me garde de mon royal beau-père!

O délicieuses et paisibles rives de la *Chesapeak*, devais-je vous quitter? *Baltimore! Baltimore!* ton nom résonne dans mon cœur bien mieux que celui de *Cassel!* A Cassel, qu'ai-je perdu? le pouvoir. A Baltimore, je laissai le bonheur!!

Où le retrouverai-je? Nulle part. Abandonné de tous, célibataire avec deux femmes.... Ah! la dernière! la dernière! qu'ai-je droit de lui reprocher?

J'entends du bruit. Me poursuivrait-on? cette femme voudrait-elle me livrer? pourquoi craindre? Ce pistolet est armé, et de lui jusqu'à ce front, ce front royal, la distance est si courte! Ils ne m'auront point vivant. Et la vie, la vie! que serait-elle? Un poids enlevé. Qu'a-t-elle encore à me promettre? Regrets, délaissement, ab-

jection.... Venez, oh! venez, messieurs les Autrichiens; votre venue sera mon signal de libération.. Paff! et ce sera fait!..

SCÈNE XXI.

JÉRÔME, L'HÔTESSE.

L'HÔTESSE.

Monsieur, il y a, en bas, une femme qui dit qu'elle vous connaît et qu'elle vient vous parler..

JÉRÔME:

Cette femme serait-elle un gendarme déguisé?

L'HÔTESSE.

Jamais gendarme n'eut si petit pied, si petite main, ni si petite taille.

JÉRÔME.

Mais une femme, une femme qui me connaît!

L'HÔTESSE.

Êtes-vous inconnu à toutes les femmes?

JÉRÔME.

Ce n'est pas cela que je veux dire.

L'HÔTESSE.

Et ne dites-vous pas que vous êtes malheureux?

JÉRÔME.

Du moins cela se devine.

L'HÔTESSE.

Eh bien donc! une femme ça ne sent-il pas le malheur d'un bout à l'autre de la France? c'est son instinct. Ça le cherche partout où elle peut le soulager.

JÉRÔME.

Vous dites vrai, bonne hôtesse, et vous êtes femme aussi.

L'HÔTESSE.

Je vais donc la faire monter.

(Elle sort.)

JÉRÔME, seul.

Une femme me suit et me devine ici! Qui est-elle? qui peut-elle être? la coquette et bonne Wilhelmine? la frivole et tendre Frédérique? Une femme! une femme! Qui donc peut-elle être?

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

JÉRÔME, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

Qui? sinon moi!...

JÉRÔME.

Vous! vous! ce peut-il être vous?

LA PRINCESSE.

Jérôme, vous ne m'avez jamais comprise si vous ne m'avez pas devinée.

JÉRÔME.

Les anges se devinent-ils?

LA PRINCESSE.

Sans être un ange, n'est-ce pas assez d'être une femme? J'ai réussi à retrouver vos traces, à les suivre; et je suis venue afin d'être pour vous une égide par mon nom, une consolation par mon cœur.

JÉRÔME.

Mes yeux n'osent s'élever jusqu'à vous!

LA PRINCESSE.

Pourquoi cela, Jérôme? les bonnes princesses ne seraient-elles que dans les romans?

JÉRÔME.

Je vous croyais à la cour de Wurtemberg, occupée de faire annuler votre mariage.

LA PRINCESSE.

On me l'a proposé, on me l'a commandé. J'ai répondu que pour Catherine de Wurtemberg l'hymen flétri par la tyrannie s'ennoblissait par l'infortune.

JÉRÔME.

Mais ils vous livreront à la misère!

LA PRINCESSE.

Je vous apporte quelque ressources, nous les ménagerons; je vous donnerai des leçons d'économie.

JÉRÔME.

Oui, oui, je ne saurais trop le dire : vous méritez la palme entre toutes les femmes magnanimes et héroïques.

LA PRINCESSE.

Il n'est d'héroïsme que dans ce qui coûte trop d'efforts et j'ai suivi mon penchant naturel. Dites-moi plutôt quel sera mon nom maintenant?

JÉRÔME.

Je désire voyager sous le nom de Comte de Monfort.

LA PRINCESSE.

Ainsi me voilà Comtesse!

JÉRÔME.

Puisse le comte de Monfort vous faire oublier le roi de Westphalie!

LA PRINCESSE.

C'est surtout à vous-même qu'il importe de l'oublier. Quelquefois le bonheur se rit si bien du courroux de la fortune! Mais, comte, est-ce ici que vous avez élu domicile?

JÉRÔME.

Avant le jour nous franchirons le Rhin.

LA PRINCESSE.

Et jusques-là?

JÉRÔME.

L'hôtesse n'a que cette seule chambre.

LA PRINCESSE.

C'est donc la nôtre.

JÉRÔME.

La nôtre ! Ah ! si le destin m'accorde encore un sourire, je veux que cette maison devienne un palais, un temple, et que sur le seuil de cet appartement on lise gravé :

A quelque chose malheur est bon.